

Au fil du mois de mars dernier, Wim Waelput, directeur de La Loge depuis janvier 2020, et Antoinette Jattiot, curatrice associée, proposaient *A Common Breath*, un programme à l'intersection de questions écologiques, sociales, décoloniales, féministes, développé à la fois en ligne et dans ses espaces, selon des rythmes spécifiques<sup>1</sup>. *A Common Breath* est pensé comme une première étape artistique et réflexive autour de questions amenées à se déployer sous d'autres formes, à d'autres moments, au cours de la programmation à venir.

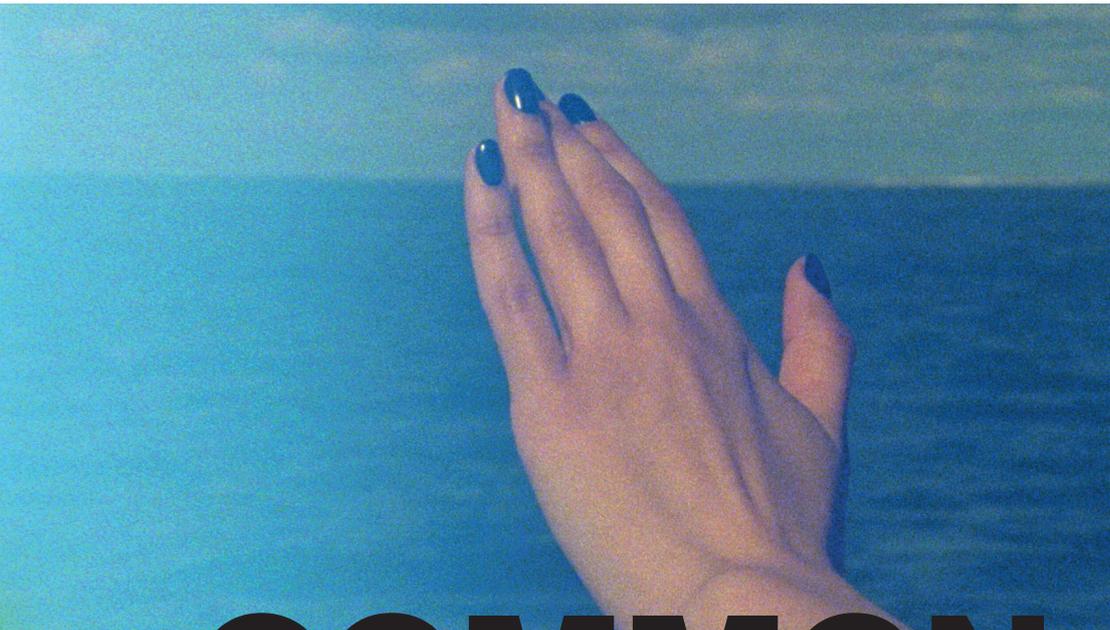
Minia Biabiany, *Pawòl se van*,  
2020, capture d'écran  
Courtesy de l'artiste



Ana Vaz, *Occidente*,  
2014, capture d'écran. Vidéo HD  
& super 16 mm, couleur, son, 15'15  
Courtesy de l'artiste et de Light Cone

**RECLAIMING PLACES**  
**MARWA ARSANIOS,**  
**MARJOLIJN DIJKMAN,**  
**LAURA HUERTAS MILLÁN,**  
**JOAR NANGO**  
**& OTOBONG NKANGA**

LA LOGE  
86 RUE DE L'ERMITAGE  
1050 IXLLES  
WWW.LA-LOGE.BE  
DU 1.05 AU 3.07.21



# A COMMON BREATH

**l'art même:** *J'aimerais entamer notre discussion avec Donna Haraway, figure centrale du film Donna Haraway, Story Telling for Earthly Survival (2016) de Fabrizio Terranova, diffusé en ligne dans le 4<sup>ème</sup> et dernier temps du programme A Common Breath et visible à La Loge tout au long de celui-ci. À un moment dans ce film, Haraway invite le-la spectateur-trice à la suivre au gré d'un récit. Voici ce qu'elle dit: "Au début du 21<sup>ème</sup> siècle, des communautés partout sur la planète ont ressenti une sorte d'urgence face à la destruction des manières de vivre et de mourir, une destruction qui implique les humains et les autres créatures dans la fibre même de leur vivre-ensemble sur la terre. [...] Des communautés de 150 à 500 personnes se sont formées [...] autour d'une sorte d'intensité particulière ressentie, d'un besoin, d'une soif, d'un désir et d'un projet ressentis de vivre pour la récupération des créatures*

de la terre qu'elles soient humaines ou non humaines. D'apprendre à cultiver les arts de vivre sur une planète endommagée. D'être celles qui viendraient récupérer et restaurer ce qu'elles pourraient, en tant que communautés, qui vivent déjà dans une région dévastée ou s'y installent pour être une communauté de soin attentif." Il me semble que son récit et sa pensée imprègnent l'ensemble d'A Common Breath.

**Antoinette Jattiot:** Tout à fait. En venant clore le programme, **Donna Haraway** apparaît comme une figure tutélaire. Sa pensée, qui m'a beaucoup marquée, ouvre tant de possibilités autour de la question de la science, des différentes manières d'écrire des histoires, de trouver de l'espoir dans ce que l'on est en train de vivre. Plutôt que de se retirer du monde, il s'agit de mobiliser un ensemble de pensées pour protéger, se soutenir et créer d'autres

<sup>1</sup> *A Common Breath*, avec Marwa Arsanios, Myriam Bahaffou, Minia Biabiany, Ama Josephine Budge, Isabel Burr Raty, Régine Debatty, Marjolijn Dijkman, Malcolm Ferdinand, Laura Huertas Millán, Maxime Jean-Baptiste, Karrabing Film Collective, Elizabeth Povinelli, Samira Saleh, Fabrizio Terranova, Ana Vaz, programmation conçue par La Loge, du 10.03 au 3.04.21.



relations. Donna Haraway synthétise tous les fils tirés durant ce programme qui fonctionne en un système de vases communicants. Dans ces mêmes perspectives, nous avons invité **Ama Josephine Budge**, écrivaine spéculative, curatrice et chercheuse, qui propose une lecture-performance autour de questions *queer*, de *Blackness* et de colonialisme climatique, ou encore **Samirah Saleh**, qui donne voix et questionne l'intersection de différentes luttes et leurs résonances avec le changement climatique. Cette idée de tissage, de narration, fait également écho à l'exposition d'Hana Miletić qui précédait *A Common Breath*, à l'occasion de laquelle nous avons collectivement lu *The Carrier Bag Theory of Fiction* d'Ursula K. Le Guin.

**AM:** Pouvez-vous expliciter le titre que vous avez donné au programme, et son lien avec ce que nous venons d'évoquer: *A Common Breath*?

**AJ:** *A Common Breath* est formulé en résonance avec l'assassinat de George Floyd l'an passé et, en général, avec le mouvement "Black Lives Matter". Il renvoie aux contextes politiques, sociaux, environnementaux, à la situation d'urgence à laquelle nous devons tou-te-s faire face. Le "souffle" rappelle la pollution de l'air, l'écosystème que l'on partage, le droit à son accès. Le terme "common" renvoie, quant à lui, à ce qui est partagé, entre humains et non-humains, dans l'idée de décroïsonner. Il s'agit de se défaire d'une domination d'un groupe sur un autre et d'exploitation au sens large. La question du commun est par ailleurs l'un des fils rouges de la programmation à La Loge.

**AM:** *A Common Breath* tisse une série de liens entre différentes problématiques néanmoins étroitement imbriquées. Comment avez-vous pensé et composé ce programme en termes d'intervenant-e-s, de formes, de temporalités?

**AJ:** *A Common Breath* est un programme public conçu autour de quatre événements, diffusés en ligne et en direct, et d'une installation visible à La Loge. Il propose des films d'artistes, des talks ou encore des performances, les trois étant étroitement liés. Les films seront suivis de discussions avec les artistes ainsi que d'autres intervenant-e-s invité-e-s, comme **Malcom Ferdinand**, **Elizabeth Povinelli** ou encore **Régine Debatty**. Les différents moments s'articulent autour de questions de décolonisation, d'écoféminisme, de justice climatique. En effet, les passés coloniaux — qu'il s'agisse de l'île de Pâques, des Antilles, du Congo belge... — sont étroitement liés au capitalisme globalisé. Nous avons tou-te-s quelque chose à apprendre de ces histoires qui se complètent et se font écho. *A Common Breath* émerge du désir de créer de l'intelligibilité entre différentes perspectives, qu'elles soient artistiques, philosophiques, anthropologiques, scientifiques... pour tisser de nouvelles manières de comprendre la réalité actuelle. Comment les arts se positionnent-ils, humblement, pour penser ce qui nous arrive?

**Wim Waelput:** La dimension discursive, réflexive, est une des spécificités de La Loge. Cette pensée spéculative que nous venons d'évoquer nous aide à trouver notre chemin, et pas seulement en termes de stratégie artistique. C'est là une forme de pensée idéale pour un centre d'art, lieu dans lequel il ne s'agit pas d'adopter un propos académique mais bien d'expérimenter. En l'occurrence, *A Common Breath* combine des problématiques très actuelles: racisme, inclusion, écologie... dont l'urgence est renforcée par la crise

que l'on connaît maintenant. Croiser ces questions nous permet de réfléchir tout en élaborant un programme à long terme qui développe l'identité de La Loge. Le début de la crise du coronavirus correspond aussi au moment de ma prise de fonction et à une période de transition pour La Loge. Cette forme spéculative nous aide à construire notre propre avenir. Un projet comme celui-ci vient nous nourrir.

**AM:** De manière générale, on sent une imprégnation de la pensée et de la pratique écoféministe, qui cherche à se départir des logiques binaires et à penser les différentes problématiques à leurs intersections. Je pense notamment au film *Who's Afraid of Ideology? I et II* (2017-19) de **Marwa Arsanios**.

**AJ:** Les deux premiers volets de la trilogie *Who's Afraid of Ideology?* ont été tournés entre le Kurdistan irakien et la Syrie (avec le mouvement autonome des femmes kurdes et les femmes du village de Jinwar au Rojava). Le projet de Marwa réfléchit à la manière dont des femmes construisent des formes d'autonomie, se rapprochent de la terre et s'extirpent du modèle patriarcal: on trouve là toute une stratégie d'*empowerment* et aussi une dimension de *care*, de soin. Aussi, il y a là un travail important avec l'image, parfois sous l'apparence du documentaire, ce qui introduit une forme de distanciation.

**AM:** Un certain nombre de films convoquent des fantômes; les spectres du colonialisme. Plusieurs d'entre eux investissent les récits et histoires singulières de la conquête coloniale; ils les réactivent et les déplacent, examinent leurs modes d'existence actuels...

**AJ:** Le film de **Maxime Jean-Baptiste**, *Moune Ô* (2021), est une commande spécifique pour ce programme. Montré pour la première fois ici, il s'inscrit dans la continuité du précédent, *Nou Voix*. Outre la question coloniale, de ses fantômes, de son héritage, la question de l'exploitation est ici prédominante, avec la pratique de l'orpaillage en Guyane et la Montagne d'Or, ce grand projet d'exploitation minier. Les spectres du colonialisme sont aussi présents dans *Surviving New Land* (2010) de **Marjolijn Dijkman**, ce collage de deux temporalités, de deux histoires qui se superposent, avec ses voix off, la mer qui devient un-e véritable narrateur-trice. Le film met en perspective le capitalisme colonial d'antan et celui d'aujourd'hui. *Voyage en la terre autrement dite* (2011) de **Laura Huertas Millán**, pour sa part, évoque une présence dont on ne parvient pas à se départir. Le montage de textes de conquistadors, scientifiques et missionnaires témoigne d'un projet colonial, tourné en dérision par les protagonistes masqués. L'histoire se joue dans cette "forêt artificielle", lieu de projection de la fantasmagorie coloniale, qui témoigne d'une exotisation et d'un cataclysme écologique.

**AM:** Dans les titres des deux films que nous venons de mentionner revient le terme de *land* — la terre, le sol... Des problématiques coloniales à la survie sur cette terre ("*earthly survival*", chez Haraway), l'imbrication entre capitalisme, exploitation et extractivisme des ressources humaines et non humaines est centrale. Je pense notamment à *Day in the Life* (2020) de **Karrabing Film Collective**.

**AJ:** Dans ce film, le collectif est placé au centre, de même que l'expérience collective et singulière des populations indigènes, que ce soit du point de vue de leur corps, leur habitat, leur vie communautaire, leur espace. *Day in the Life* déjoue les clichés véhiculés par les médias sur les communautés aborigènes australiennes. À travers un style filmique atypique de "réalisme improvisé", les protagonistes

dramatisent les obstacles ordinaires d'une famille indigène pour faire la satire des formes de gouvernance et de capitalisme extractivistes des colons rencontrés au long d'une journée. Dans la lignée de Donna Haraway qui parle de "changer de récit" ("to change the story"), Karrabing Film Collective procède par narration de faits réels ou recomposés, néanmoins toujours — comme dans le travail de Maxime Jean-Baptiste — singuliers.

**WW:** Notre existence est complètement liée à cette terre. Or, certaines formes de colonisation perdurent, qui entretiennent une coupure violente avec le territoire. L'on saisit ici l'importance d'une "vie située" et de la pratique quotidienne en termes non seulement d'activités individuelles mais de conscience critique de nos relations à la terre. De l'attachement et du rapport à celle-ci, naissent des formes spécifiques de savoirs, situés et incarnés.

**AM:** Dans le film de Fabrizio Terranova, *Haraway dit*: "you have to be HERE, not everywhere, you have to be attached to something, not everything". Avec la notion de "kinship", également chère à Haraway, il y a l'attachement à un lieu, à une terre, une forme d'obligation vis-à-vis de celle-ci. Mais les "kinships" incluent tout autant les "companion species" — les espèces compagnes.

**AJ:** Dans *A Common Breath*, les espèces dites animales s'introduisent à maints endroits, souvent dans les interstices. Je pense au film-poème d'Ana Vaz, *Occidente* (2014); une narration fragmentée sans voix off, un montage plastique qui parle aussi d'une histoire coloniale qui se répète. Elle y questionne les relations postcoloniales entre le Brésil et le Portugal, dans un monde où les oiseaux exotiques deviennent une monnaie de luxe, les monuments des données cartographiques, les antiquités des services de table. Il s'agit de penser la manière dont on a imposé un point de vue spécifique sur l'autre, d'interroger notre regard sur la façon dont ces espaces ont été récupérés et les fantômes de territoire. Ces réflexions se trouvent dans la lignée de celles d'Arturo Escobar et de l'idée d'habiter depuis l'intérieur. Comment les habitants ont-ils été déposés de cette terre, et comment cela s'est-il associé à une perte de connaissance de celle-ci? On revient sans cesse à la question de la terre. Il y a cette image du "grand" tigre, du "grand" serpent, du "grand" éléphant dont **Malcom Ferdinand** parle aussi en l'occurrence lorsqu'il aborde la double fracture coloniale et environnementale. Ana Vaz dit: "Occidente does not tropicalise, it rather fights to reforest the salon." Elle y parle de réinsérer la nature plutôt que d'opérer par divisions. Cette œuvre m'évoque aussi la manière dont on habite nos intérieurs avec des plantes tropicales tout en détruisant la nature...

**WW:** Je pense ici aussi au livre de **Jane Bennett**, *Vibrant Matter*. Ces images et ces philosophies nous amènent à repenser toutes nos structures, nos relations, à en imaginer de nouvelles: ouvrir ces discussions comme un éventail vers d'autres perspectives, complexifier ces antagonismes, étendre la réflexion à différentes échelles, etc.

**AM:** Au travers de ce programme, l'on perçoit aussi une institution qui réfléchit à elle-même, à la manière dont elle se positionne, à la fois dans le champ et au regard des circonstances actuelles. Pouvez-vous dire quelques mots sur les formats que vous déployez à La Loge, en ligne et in situ, et sur ses implications pour l'institution elle-même?

**WW:** L'an passé, nous avons dû transposer en ligne beaucoup d'éléments du programme initialement prévus pour être accueillis dans les espaces de La Loge. Cette fois, nous avons opéré le mouvement inverse. À l'origine,



Installation de Kris Kimpe, La Loge, 2021  
Bois, peinture. 4 m x 5,5 m  
En arrière-plan, projection de: *Day in the Life*, Karrabing Film Collective, 2020,  
HD-Vidéo couleur, son, 32"  
Courtesy of Karrabing Film Collective  
Image © Lola Pertsowsky

nous avons imaginé un programme dans un contexte purement virtuel. Nous avons ensuite réfléchi aux manières de le traduire dans l'espace physique. Au final, nous avons donc un programme qui combine deux niveaux d'existence, l'un en ligne et l'autre dans notre lieu d'exposition. Nous avons complètement retravaillé notre site Internet pour développer une partie digitale complémentaire à ce qui se produit ici. La Loge entend expérimenter ces différents formats.

**AJ:** Nous avons imaginé ce format hybride après avoir mené une réflexion sur de nouvelles manières de partager les contenus. Le présent format nous a permis d'étendre la visibilité de La Loge à des réseaux internationaux, au-delà du cercle bruxellois — c'est donc aussi une chance. Cela n'enlève pas l'importance et la nécessité de la rencontre plus intime, à La Loge, avec le public. Ces deux dimensions sont, de fait, devenues plus complémentaires. Le programme *A Common Breath*, encore davantage que le précédent, s'inscrit dans cette volonté d'hybridité entre des rendez-vous complètement en ligne, à des moments fixes, un programme additionnel dans les jours suivant l'événement, et la possibilité de revoir, au sein d'une installation permanente, le programme dans la semaine qui suit. Il s'est agi de créer une expérience différente de semaine en semaine, qui fait écho à l'événement précédent.

**AM:** *Qu'en est-il de la configuration de l'espace à La Loge même?*

**WW:** Nous avons pris la décision de réaliser une véritable scénographie, spécifique pour ces moments. Nous avons passé commande à Kris Kimpe, architecte et scénographe. Il a proposé de réaliser une plateforme en bois dans l'espace, à partir de laquelle nous tournerons les moments live retransmis en ligne. C'est là que se rencontrent les intervenants. C'est aussi là que les visiteurs peuvent revenir voir les films, lire les livres qui auront été évoqués. Il s'agit d'une véritable interface de rencontre qui rappelle un set de film, une manière d'intégrer le live par le biais d'un espace dédié, central, à La Loge.

**AM:** *Pouvez-vous dire quelques mots de vos perspectives en termes de programmation?*

**WW:** À l'heure actuelle, nous souhaitons développer les questions soulevées par *A Common Breath* en les amenant vers l'architecture et la notion d'habiter, liées historiquement à La Loge. Après *A Common Breath*, nous proposons *Reclaiming Places* qui se fera l'écho, repensera, recontextualisera les discussions que l'on aura abordées avec *A Common Breath*, autour de la question de l'architecture et de ce que signifie "habiter". Plusieurs projets à venir, dont l'exposition de **Joar Nango** qui aura lieu l'année prochaine croiseront encore ces questions.

**Propos recueillis par Florence Cheval**